L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

169 | 2004

Varia

Castes à histoires

Denis Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21622>

DOI : 10.4000/lhomme.21622

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2004

Pagination : 207-215

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Denis Vidal, « Castes à histoires », *L'Homme* [En ligne], 169 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21622> ; DOI : 10.4000/lhomme.21622

Castes à histoires

Denis Vidal

L E LIVRE DE Susan Bayly dont il est question ici s'inscrit dans une série d'ouvrages publiés par les Presses universitaires de Cambridge sous le titre de « New Cambridge History of India ». L'ambition de cet ensemble de monographies est de faire émerger une nouvelle conception de l'histoire de l'Inde en confiant aux contributeurs le soin de rendre compte des progrès de l'historiographie récente, tout en présentant leur propre perspective sur un sujet donné. Or, il n'y a peut-être pas de thème plus central ni de question plus difficile à présenter que celle qui porte sur les castes. Aussi, la réussite de Susan Bayly est-elle impressionnante. L'ampleur de la synthèse qu'elle offre sur ce sujet ne peut se comparer, à mon sens, qu'avec celle qui avait été présentée par Louis Dumont, il y a plus d'une trentaine d'années de cela, dans un ouvrage, *Homo hierarchicus*, longtemps resté – en dépit des critiques qui ont pu lui être adressées – une des principales références en la matière, particulièrement en France¹.

Dans le cas de Louis Dumont, on avait affaire à un ouvrage qui entendait traiter de la question des castes dans sa « totalité » et qui s'appuyait essentiellement sur le travail des indianistes et des anthropologues. L'approche adoptée par Susan Bayly relève plutôt d'une démarche historique et son ambition est plus restreinte. L'auteur précise, en effet, qu'elle limitera son analyse des castes aux trois derniers siècles de l'histoire de l'Inde et qu'elle concentrera son attention sur la dimension sociale et politique de ce phénomène, laissant ainsi largement de côté les aspects de la question qui retiennent plus spécifiquement l'attention des anthropologues (rites, parenté...). Mais cela ne signifie pas pour autant que l'ampleur de la tâche soit moindre, étant donné le foisonnement des recherches et la multiplicité des débats qui ont porté sur cette période au cours des dernières années. Aussi n'est-ce

1. Louis Dumont, *Homo hierarchicus : essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966.

_____ À propos de Susan Bayly, *Caste, Society and Politics in India from the Eighteenth Century to the Modern Age*, New York, Cambridge University Press, 1999.

pas un hasard si la meilleure synthèse dont on dispose aujourd'hui sur la question des castes prend désormais appui sur des travaux d'histoire sociale et politique de l'Inde moderne : ce simple constat résume mieux que tout autre l'évolution qui s'est produite dans ce domaine depuis deux ou trois décennies.

Contrairement à l'époque coloniale pendant laquelle des débats passionnés sur les origines supposées du système des castes ont eu lieu, on a souvent reproché aux anthropologues d'avoir ignoré l'histoire. Paradoxalement, cela ne signifie pas pour autant qu'ils aient sous-estimé les conséquences du changement social dans leurs analyses de la société indienne. Chris Fuller a même suggéré que c'était peut-être l'aspect de leur travail qui avait le mieux résisté au temps². Quant aux travaux de Louis Dumont et de Mysore Narasimhachar Srinivas, ils sont particulièrement éclairants de ce point de vue.

Louis Dumont a toujours insisté, par exemple, sur les transformations qui se sont opérées pendant la période coloniale : alors que l'identité propre à chacune des castes dépendait traditionnellement selon lui de formes de hiérarchies mais aussi de coopérations existant entre ces dernières, la conséquence de la colonisation puis de la modernisation du pays aurait, au contraire, entraîné la dissolution rapide des formes de complémentarité qui donnaient sa cohérence à la société. Les castes se seraient alors de plus en plus définies comme des groupes fermés sur eux-mêmes, défendant leurs intérêts propres et en compétition les uns avec les autres.

Il est certain que Louis Dumont a adopté une perspective plutôt cavalière pour interpréter les conséquences de la colonisation sur la société indienne ; et on peut discuter, en particulier, la manière dont il met systématiquement l'accent sur la « dénaturation » de l'idéologie propre au système des castes qui en aurait résulté. Mais, quoi que l'on puisse penser des prémisses d'une telle analyse, celui-ci n'en a pas moins souligné des processus de transformation au sein de la société indienne dont l'importance a été largement confirmée par des travaux ultérieurs. Tout un champ de recherches s'est développé – dans le sillage de Bernard Cohn³ – pour étudier la manière dont on avait assisté à un renforcement de la société de caste, non seulement du fait de la présence coloniale (par le biais des recensements, par exemple) mais aussi en réaction à cette dernière (comme dans le cas des associations de castes). De même est-il admis de tous aujourd'hui que la démocratisation politique du pays tout autant que les tentatives de réduction institutionnelle des inégalités qui ont suivi l'Indépendance ont pu contribuer, à leur façon, à un certain renouvellement de l'identité de caste, ainsi qu'à de nouvelles formes d'antagonisme entre ces dernières.

Au-delà de l'œuvre de Louis Dumont, ce sont les recherches menées par M. N. Srinivas (le plus réputé des anthropologues indiens) qui ont permis d'éclairer les transformations sociales existant en Inde depuis l'Indépendance⁴. Celui-ci a été

2. Voir Chris J. Fuller, ed., « Introduction » in *Caste Today*, Delhi-New York, Oxford University Press, 1996 : 1-31.

3. Bernard S. Cohn, *An Anthropologist Among the Historians and Other Essays*, Delhi-New York, Oxford University Press, 1987.

4. Mysore Narasimhachar Srinivas, *Caste in Modern India and Other Essays*, Bombay-New York, Asia Publishing House, 1962.

l'un des premiers chercheurs en sciences humaines qui ait véritablement tenté de rendre compte des raisons pour lesquelles la modernisation de la société indienne n'était pas nécessairement synonyme de son « occidentalisation » ; cela en dépit du fonctionnalisme affiché et, par conséquent, de l'indifférence supposée à toute perspective historique (si l'on en croit la vulgate commune en matière de critique méthodologique). Il a montré, dès 1947, comment les changements sociaux en cours dans la société indienne pouvaient s'accompagner d'un renforcement paradoxal des normes et des valeurs liées à l'hindouisme dans diverses sections de la population. C'est un tel processus qu'il a popularisé sous le terme de « sanscritisation » et qu'il a toujours mis, par la suite, au centre de ses travaux.

D'une manière générale, les anthropologues qui se sont intéressés au système des castes n'ont jamais ignoré les évolutions en cours. Ils ont peut-être été les premiers, au contraire, à souligner que les changements liés à la colonisation et à la modernisation du pays ne conduisaient pas seulement à la dissolution des anciennes formes d'organisation sociale et d'idéologie, mais à leur perpétuation sous des formes renouvelées. En revanche, il est vrai qu'il aura fallu de nombreuses années avant qu'une telle prise de conscience les conduise également à remettre en cause de tels présupposés. Car le fait même de reconnaître que le système des castes pouvait être profondément altéré par l'histoire et par l'interaction avec d'autres cultures n'impliquait nullement – dans l'esprit de cette génération de chercheurs – que cette institution soit considérée comme l'expression par excellence de la civilisation indienne sous sa forme « traditionnelle ».

Là encore, le cas de M. N. Srinivas est exemplaire. Alors même qu'il avait souligné avec vigueur la complexité des processus sociaux et culturels à l'œuvre dans la société indienne, il n'hésitait pas à introduire un de ses plus fameux essais (encore réédité par ses soins en 1998, peu de temps avant sa mort) par la phrase suivante : « pour près de trois millénaires, la caste a dominé la vie des habitants du sous-continent indien, influençant ou déterminant leur occupation, leur régime alimentaire et le choix de leurs conjoints, leur statut par rapport à d'autres castes et toutes sortes d'autres matières »⁵. Ainsi en est-on arrivé à une situation plutôt paradoxale sur le plan méthodologique, où les mêmes chercheurs qui montraient dans le détail les transformations profondes qu'avait connues la société indienne depuis la période coloniale proposaient des analyses de la société de castes fondées sur une conception extrêmement statique et profondément a-historique de cette même institution.

Castes et histoire

À partir des années 1980, des travaux de plus en plus nombreux ont remis en cause l'idée que l'institution des castes ait réellement toujours eu l'importance qu'on lui avait prêté jusqu'alors. Plusieurs raisons expliquent cette évolution. On ne doit pas sous-estimer, tout d'abord, la simple influence des modes intellec-

5. Mysore Narasimhachar Srinivas, *Village, Castes, Gender and Method: Essays in Indian Social Anthropology*, Delhi, Oxford University Press, 1996 : 121.

tuelles. Ce n'est pas un hasard si l'on trouve les formes de révisionnisme les plus extrêmes dans des travaux qui s'inspiraient aussi le plus directement de façons de penser en vogue à l'époque (critique de l'orientalisme, invention de la tradition...). Mais plus fondamentalement, l'idée même que les anthropologues avaient pu se faire jusqu'alors de la société indienne « traditionnelle » et de son idéologie a été réexaminée par l'avancée des recherches qui étaient alors menées sur l'histoire sociale et économique du sous-continent indien.

C'est ainsi qu'a été réfutée, par exemple, l'idée communément admise selon laquelle on pourrait considérer comme le modèle par excellence des interactions économiques dans l'Inde précoloniale le système de redistribution du produit des récoltes connu sous le nom de système *jajmani*, théoriquement fondé sur la complémentarité de fonctions entre les différentes castes à l'échelon local⁶. De même, plusieurs travaux portant sur l'évolution de la société indienne au début de la colonisation ont incité les chercheurs à se demander si la logique de caste avait vraiment toujours été le principe central de l'organisation sociale dans tous les milieux et dans toutes les régions de l'Inde jusqu'à cette période ; ou si, au contraire, il n'y avait pas toujours eu une importante partie de la population dont le mode de vie échappait plus ou moins complètement à une telle logique⁷.

Les recherches encore trop peu nombreuses qui ont pu être menées sur la genèse de différentes castes et communautés à des périodes anciennes de l'histoire de l'Inde inciteront également à remettre en question certaines idées faites sur les castes dans l'Inde « traditionnelle ». Tel est le cas, par exemple, des travaux menés sur les Rajpoutes au Rajasthan : alors que ces derniers apparaissent comme particulièrement représentatifs de la société de caste et de ses idéaux, c'est seulement depuis une date récente qu'ils constitueraient un groupe social endogame, fermé sur lui-même⁸. C'est pourtant une caractéristique en l'absence de laquelle on ne saurait identifier véritablement une communauté donnée à une caste.

On peut aussi ajouter la manière dont une majorité d'historiens et d'anthropologues a remis en cause l'idée – chère à Louis Dumont – selon laquelle l'Inde « traditionnelle » se caractériserait par une dissociation particulièrement rigoureuse du pouvoir séculier et du pouvoir spirituel⁹. Ou encore le fait, mieux reconnu alors, que diverses formes de solidarité locale et territoriale avaient

6. Chris J. Fuller, « Misconceiving the Grain Heap : a Critique of the Concept of the Indian *Jajmani* System », in Maurice Bloch & Jonathan P. Parry, eds, *Money and the Morality of Exchange*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1989 : 33-63.

7. Cf. Dirk H. A. Kolff, *Naukar, Rajput, and Sepoy : the Ethnohistory of the Military Labour Market in Hindustan, 1450-1850*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1990 ; et Christopher A. Bayly, *Indian Society and the Making of the British Empire*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1988.

8. Cf. Norbert Peabody, « Kota Mahajagat, or the Great Universe of Kota : Sovereignty and Territory in 18th Century Rajasthan », *Contribution to Indian Sociology*, 1991, n.s 25 (1) ; Norman P. Ziegler, « Marwari Historical Chronicles : Sources for the Social and Cultural History of Rajasthan », *The Indian Economic and Social History Review*, 1976, 12 (2) : 219-251 ; et Braja Dulal Chattopadhyaya, « Origins of the Rajputs : The Political, Economic and Social Processes in Early Medieval Rajasthan », *Indian Historical Review*, 1976, 3 : 59-82.

9. Nicholas B. Dirck, *The Hollow Crown : Ethnohistory of an Indian Kingdom*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1987.

certainement joué un rôle beaucoup plus important qu'on ne l'avait imaginé jusque-là dans l'organisation sociale de la société indienne, même si personne n'en est revenu pour cela à l'idée que les communautés, villageoises ou urbaines, représenteraient effectivement ces « petites républiques » fermées sur elles-mêmes que certains avaient cru y voir à l'époque coloniale¹⁰.

On pourrait multiplier ainsi les exemples qui montrent l'étendue du travail de révision, opéré à différents niveaux d'analyse depuis les années 1980, sur la notion de caste dans l'histoire comme dans l'anthropologie sociale de l'Inde.

C'est une chose que d'insister sur le fait que les castes n'ont pas nécessairement eu le rôle que les anthropologues ont pu leur prêter avant la colonisation ; mais c'en est une autre que de considérer que l'existence même d'un tel système – ou, à tout le moins, sa centralité dans la société indienne – a été une conséquence directe de la colonisation. De même, à un autre niveau d'analyse, c'est une chose que d'admettre que la compréhension occidentale du système des castes a pu être largement faussée par des préjugés culturels ; mais c'en est une autre que de considérer que de tels préjugés ont pu jouer un rôle véritablement constitutif dans la « définition » même d'un tel système. Ainsi, la question de savoir jusqu'à quel point on pouvait pousser l'analyse dans l'une ou l'autre de ces deux directions a joué un rôle central dans les recherches et les controverses sur les castes à partir des années 1980. Or, Susan Bayly ne se contente pas de récapituler de tels débats, mais elle prend aussi nettement position, dans ces derniers. Et, s'il est vrai que la richesse de ses analyses rende vaine toute tentative pour les résumer brièvement, on peut tout de même s'arrêter sur quelques convictions fondamentales qui sont comme autant de motifs récurrents dans son ouvrage.

Une autre généalogie

La première des convictions de Susan Bayly va à contre-courant de l'une des tendances existant dans les études récentes : l'auteur refuse, en effet, de prendre au sérieux l'idée selon laquelle l'importance accordée à la notion de caste pourrait être considérée comme un artefact « orientaliste » dont il faudrait relativiser la portée pour comprendre véritablement ce qui se joue dans la société indienne. Bien qu'elle donne l'impression de caricaturer un peu une telle position (en particulier par ses critiques répétées contre Ronald Inden qui appliqua plus ou moins systématiquement les idées d'Edward Said en Inde¹¹), son argumentation à ce sujet constitue un des points forts de son ouvrage.

Cette argumentation consiste à montrer que les Anglais, loin d'avoir « inventé » cette conception de la société indienne centrée sur la notion de caste, ont au contraire largement hérité d'une telle perspective, dont on trouve déjà la trace dans la culture administrative des régimes politiques qui les ont précédés. Susan Bayly relativise aussi l'importance de ce critère dans l'esprit des administrateurs

10. Cf. Helen Lambert, « Caste, Gender and Locality in Rural Rajasthan », in Chris J. Fuller, ed., *Caste Today*, Delhi-New York, Oxford University Press, 1996 : 93-123.

11. Ronald B. Inden, *Imagining India*, Oxford-Cambridge, Blackwell, 1990.

britanniques en insistant sur le fait que – contrairement à ce qui est souvent supposé – ceux-ci ont attaché moins d'intérêt à la notion de « caste » qu'à celle de « race » pour expliquer les particularités propres à la société indienne. Et surtout, elle ne cesse d'insister (conformément à une tendance que l'on retrouve également chez d'autres historiens de Cambridge) sur le fait que le débat ne prend sa signification véritable que si l'on met au premier plan le rôle qu'y ont joué les Indiens eux-mêmes, non seulement avant et après, mais aussi pendant la période coloniale. Elle renverse ainsi l'accusation d'orientalisme, telle qu'elle a été le plus souvent formulée dans les écrits contemporains, et entend montrer qu'à force de considérer la notion de caste comme une création essentiellement « occidentale », on risque de sous-estimer, une fois de plus, le point de vue indien sur la question.

D'une manière générale, Susan Bayly se démarque clairement des recherches anthropologiques traditionnelles qui tenaient pour acquis que la logique propre au système des castes a toujours été au cœur de la société indienne et de son idéologie. Mais elle prend aussi sévèrement position contre la tendance opposée qui consiste à attribuer « l'invention » de ce système à l'époque coloniale. Elle souligne, en effet, que sa centralité constitue, certes, un phénomène historique d'origine relativement récente dans la société indienne, mais cela ne signifie pas pour autant qu'on puisse le réduire à la période coloniale et à son héritage. L'implantation des normes de caste dans l'ensemble de la société constituerait plutôt, à l'en croire, un processus historique de moyenne durée qui se serait poursuivi à des rythmes plus ou moins soutenus de l'époque moghole à nos jours.

L'auteur utilise ainsi les progrès de l'historiographie récente pour établir une chronologie relativement inédite du passage de la société indienne vers une société de caste, en définissant les phases successives au cours desquelles différentes sections – au statut mal défini jusqu'alors – auraient commencé à se reconnaître ou à être identifiées à des normes et à des idéaux explicitement liés à la notion de caste.

Elle distingue pour cela une première période – correspondant plus ou moins à la fin de l'époque moghole – où se seraient diffusés les idéaux propres aux castes martiales dans l'hindouisme. Puis il y aurait eu une seconde époque, durant le XVIII^e siècle, au cours de laquelle on aurait essentiellement assisté à la diffusion de ceux propres aux brahmanes et aux castes marchandes dans les sections intermédiaires de la société. Finalement, au XIX^e siècle – partiellement, cette fois, du fait de l'influence coloniale – on aurait assisté, d'une part, à une ritualisation toujours plus grande des relations entre les castes et, d'autre part, à une assimilation de plus en plus systématique de la partie subalterne de la société à des basses castes et à des intouchables. À l'aube du XX^e siècle, de nouvelles inflexions se font jour, d'abord du fait du développement du mouvement nationaliste dans le sous-continent indien, puis à cause des péripéties successives qui ont caractérisé l'histoire sociale de l'Inde depuis l'Indépendance.

Le bref résumé qui précède ne rend pas justice à la finesse des analyses proposées par l'auteur dans cet ouvrage ; il permet cependant de réaliser l'ampleur, mais aussi la fragilité historiographique de certaines des analyses qu'à son tour elle propose. Une première difficulté tient à la manière dont elle a implicitement

étayé la pertinence de sa démonstration sur des hypothèses qui concernent moins directement la période dont elle rend compte que les siècles qui la précèdent.

Susan Bayly montre donc, de manière convaincante, pourquoi on ne saurait associer trop étroitement le système des castes avec la période coloniale, même si cela n'exclut pas le fait que de nombreux facteurs aient pu contribuer alors à son renforcement. Mais le risque est qu'on soit tenté de raisonner de même en ce qui concerne sa propre analyse. On peut très bien admettre, en effet, que l'idéologie de caste ait pu se renforcer progressivement dans différentes couches de la population entre la fin de l'époque moghole et le XX^e siècle, mais cela ne veut pas dire pour autant que la centralité du système des castes dans la société indienne doive être seulement attribuée à un processus historique dont on pourrait situer les origines à cette époque.

Pour comprendre la difficulté à laquelle se heurte l'interprétation de l'auteur, on peut en revenir aux analyses anthropologiques portant sur l'évolution de la société indienne depuis l'Indépendance. On a déjà noté que le principal mérite de celles-ci, surtout pendant les années 1960, avait été de souligner la façon dont les normes sociales liées à l'hindouisme avaient pu être à la fois affaiblies dans certaines sections de la population et consolidées dans d'autres. Aujourd'hui encore, en dépit du renforcement apparent du rôle joué par les castes dans plusieurs sphères de la vie sociale et politique, rien ne prouve vraiment que les tendances actuelles à l'œuvre dans la société indienne ne conduiront pas, à plus long terme, à leur affaiblissement. Aussi peut-on se demander s'il ne faut pas tenir compte – plus que ne semble le faire parfois Susan Bayly – de l'existence simultanée de tendances contradictoires, non seulement en ce qui concerne le présent de la société indienne mais aussi son passé.

Il est important, par exemple, de remarquer que l'avènement puis le déclin de l'empire moghol aient pu favoriser, sous certains aspects, l'identification d'une partie des élites hindoues au pouvoir à des modèles et à des idéaux propres aux castes martiales dans l'hindouisme. Mais cela est-il vraiment incompatible avec la possibilité que l'on assiste en même temps à un affaiblissement des normes propres à la société de caste dans de nombreuses autres couches de la société ? De manière plus générale, on peut se demander dans quelle mesure l'accent mis par Susan Bayly sur les processus historiques qui ont conduit au renforcement de l'identité de caste au cours des trois derniers siècles ne donne pas une version trop unilinéaire de l'histoire sociale du sous-continent indien.

On est d'autant plus enclin à se poser une telle question qu'il semble y avoir une contradiction entre la manière dont l'auteur insiste sur la fluidité propre au système des castes et les hypothèses plus générales qu'elle fait sur son implantation dans la société indienne. On peut s'interroger, par exemple, sur le rôle psycho-historique que Susan Bayly fait jouer à la notion d'« insécurité », de manière beaucoup trop systématique à mon sens, pour expliquer le renforcement de l'idéologie de caste à différentes périodes de l'histoire de l'Inde. Et surtout, est-il vraiment possible – ou nécessaire – de définir une chronologie aussi uniforme que celle qu'elle propose pour énumérer les étapes successives par lesquelles en serait passée

l'instauration d'une idéologie de caste en Inde au cours des trois derniers siècles sans tenir compte de l'extrême diversité des situations que l'on peut rencontrer sur le plan régional ? Son interprétation est d'autant plus problématique que l'histoire mahratté – sur laquelle elle s'appuie plus particulièrement pour étayer sa démonstration – est bien trop spécifique pour lui faire jouer un tel rôle. Et pour avoir mené des recherches dans différentes régions du Nord de l'Inde, j'ai pu constater à quel point l'importance donnée aux normes de caste pouvait varier, aujourd'hui encore, non seulement d'une région à l'autre, mais aussi dans chacune d'entre elles, en fonction de la morphologie sociale et de l'histoire locale.

Ainsi, par exemple dans les vallées de l'Himalaya indien où j'ai mené des enquêtes de terrain dans les années 1980, dès lors que l'on s'éloignait des petites capitales de royaume ou de quelques rares centres brahmaniques dispersés dans la région, on se trouvait confronté à un ensemble de valeurs assez différentes de celles qui, selon Susan Bayly, se seraient plus généralement imposées en Inde depuis le XVII^e siècle, mais qui n'en renvoyaient pas moins à l'hindouisme. C'était au nom de ces valeurs que se justifiait l'hégémonie sociale et économique de clans locaux de Rajpoutes sur leurs dépendants en même temps que des formes d'antagonisme – parfois très ritualisées – qui les opposaient les uns aux autres jusqu'à récemment encore¹². Or, l'importance des pratiques et des formes d'idéologie qui ont ainsi pu légitimer l'hégémonie de clans dominants au niveau le plus local dans la société indienne a été souvent sous-estimée. Cela est vrai non seulement dans le cas de l'Himalaya indien mais, plus généralement aussi, dans les recherches sociologiques ou anthropologiques qui portent sur le Nord de l'Inde ; et la cause en est très certainement, sur le plan méthodologique, le primat excessif donné à la notion de caste. Ainsi, une meilleure prise en compte du rôle joué jusqu'à ce jour par des clans localement dominants dans la société indienne ne revêt pas seulement un intérêt purement ethnographique. Il s'agit certes d'un point spécifique, mais il n'en incite pas moins à reconsidérer certaines des bases sociologiques implicites sur lesquelles l'analyse de Susan Bayly se fonde. De manière générale, sa volonté affichée de distinguer plusieurs phases historiques bien tranchées pour définir la manière dont se serait imposée l'idéologie de caste dans la société indienne trouve assez rapidement ses limites dès lors que l'on devient attentif à la manière dont les normes et les pratiques sociales peuvent évoluer suivant des rythmes extrêmement distincts selon le niveau de la société où l'on se place.

Il est certainement permis de s'interroger sur certaines des interprétations proposées par Susan Bayly quant aux évolutions de la société indienne au cours des trois ou quatre derniers siècles. Mais il ne faudrait pas attribuer pour autant le souci d'historicité systématique qui sous-tend son analyse à l'orientation parti-

12. Denis Vidal, « Les restes de la vengeance », in Denis Vidal, Gilles Tarabout & Éric Meyer, eds, *Violences et non-violences en Inde*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1994 : 197-224.

culière d'un chercheur ou à la finalité spécifique de ce livre. On a bien affaire, dans ce cas, à une réorientation collective des recherches qui portent sur les castes ; et la conséquence en est déjà, aujourd'hui, un profond changement de regard sur la nature même de cette institution. Le grand mérite de cet ouvrage est de nous en faire saisir toute l'ampleur.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Inde/*India* – castes/*castes* – orientalisme/*orientalism* – histoire coloniale/*colonial history* – histoire postcoloniale/*postcolonial history*.